Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 3

Artikel: Une guerre de religion : nouvelle neuchâteloise : [suite]
Autor: Huguenin, O.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204783

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Adieu donc, bon courage. Nous marchons gaîment et sans entraves.

J'ai vu plusieurs de mes amis de Lausanne. Il y a ici plusieurs bataillons.

Je n'ai pas le temps d'en dire davantage. Le service avant tout. Tu excuseras mon barbouillage.

Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur.

G. WILLER.
Sous-lieutenant de sapeurs du génie.

Lausanne, le 17 novembre 1847.

Mon fils,

Je te remercie d'avoir pensé à ta pauvre mère. Ta lettre est venue à point pour me remettre un peu. Te dire comment nous vivons, les angoisses, les dits et redits, te dire tout me serait impossible. Je ne pensais pas que tu fusses à Fribourg. Vendredi et samedi toute la journée, l'on disait : « On se bat à Fribourg; elle s'est rendue »; puis après « non »; point de nouvelles, point de feuilles, rien. Tu peux t'imaginer quel tourment ! Je ne te parle pas de moi seule.

Samedi, le bruit court que la ville est prise. Les ristous disaient : non, les autres, oui, puis toujours rien de sûr. Enfin, dimanche soir, le Conseil d'Etat en reçut la nouvelle. Il la porta dans tous les lieux publics; le préfet la fit crier sur la Palud. On jouait la comédie; la toile fut levée par ordre de l'autorité. C'était une rumeur, une joie ! Puis après, une nouvelle angoisse : qui tué ? qui blessé ? Aujourd'hui, le *Bulletin* indique les blessés, environ 40. Les journaux ne disent rien, une demi-feuille et voilà tout.

On nous dit que l'on en tue dans les rues de Fribourg à bout portant, que les landsturm sont cachés, que l'on a taillé en pièces deux des nôtres; enfin on dit tant de choses que, si le quart était vrai, on viendrait fou. Donc, mon pauvre enfant, aie pitié de ta mère; écris aussi souvent que possible, mais pas en sténographe, tu sais que je ne sais pas deviner. Sois prudent, ne sors pas la nuit.

Je ne pense pas que ce soit vous qu'on envoie à Lucerne. Les volontaires qui étaient partis sont rentrés; pas les carabiniers, seulement les autres. Le dépôt fait le service de la ville. Il y a un poste à l'Ours, un à Beau-Site et ailleurs. Les militaires qui sont du côté du Valais sont bien.

Avez-vous vos rations ? Comment êtes-vous nourris ? Le vin doit être très cher. L'on dit que l'on a pris les fromages, laissé couler les tonneaux de vin. Est-ce vrai ? TA MÈRE.

Fribourg, le 17 novembre 1847.

Ma chère mère,

Il paraît que nous resterons quelque temps à Fribourg avec le quartier général. A chaque instant on répand de fausses nouvelles d'assassinats commis par le landsturm sur les sentinelles. Rien de cela n'est vrai. Ce qui accrédite ces bruits, c'est qu'on entend continuellement des coups de fusil dans les rues : ce sont les soldats qui déchargent leurs armes.

Nous n'avons réellement perdu que sept hommes; mais nous avons eu 48 blessés. On ignore les pertes des Fribourgeois, mais elles sont bien plus considérables...

Je vais demain en campagne, commandant en chef vingt hommes pour surveiller des ouvrages sur la route de Morat. On fait cela chacun à son tour. Nos sapeurs sont de crânes poltrons : ils répugnent à faire cette course. Lors de la bataille, le capitaine était loin; j'ai eu mille peines pour les empêcher de se débander, la nuit suivante nous avons eu deux fausses alertes des plus risibles. Je te conterai cela à mon retour. J'ai failli y perdre mon manteau et être fusillé par mes propres soldats. Nous avons prodigieusement ri après.

Je suis toujours chez les capucins. Ce sont les meilleures gens du monde; ils ont mille prévenances pour nous; et cependant ils ne sont certes pas riches. Nous changeons de quartier demain.

Les Bernois ont fait un dégât effroyable partout où ils ont passé. On estime à 20,000 francs ceux qu'ils ont faits dans le magnifique hôtel des Jésuites.

Point de justes nouvelles de Lucerne.

Si tu veux m'écrire, adresse : M. G. Willer, sous-lieutenant dans les sapeurs du génie, comp. nº 2, brigade nº 1, à Fribourg.

Ton fils : G. WILLER.
(A suivre.)

Ah ! oui. — Deux jeunes femmes feuillettent un album de photographies.

— Tiens, voilà le portrait de Mme L...

— Il n'est pas réussi.

— Ah ! voici son mari... il est mieux.

— Dame ! tu sais que les hommes sont toujours plus faciles à attraper.

Chez le coiffeur. — Le garçon commence à raser un client.

— Ça vous fait-il mal, monsieur ?

— Oui.

Le garçon repasse le rasoir sur la paume de sa main.

— Ça vous fait-il mal encore ?

— Oui.

Le garçon repasse plus énergiquement le rasoir.

— Et maintenant ?

— Toujours mal.

— Ah ! diable... mais où donc ?

— Au pied... un maudit cor.

Les souhaits de petit Pierre. — Le petit Pierre va souhaiter bonne fête à sa grand'mère.

— Grand'maman, je désire que tu vives le restant de tes jours.

— Merci, mon cher Pierrot, mais vois-tu, chéri, je n'irai jamais jusque-là.

LES LETTRES DROLES

Mon cher *Conteur*,

Tu as publié, dans ton dernier numéro, une amusante lettre d'un « assisté philosophe » ; en voici une non moins amusante et non moins authentique, qui fut adressée, il y a deux ans, à un chasseur de notre pays, par un brave homme qui voulait lui vendre un chien.

Un vieit abonné.

*

***, le 31 juillet 1905.

Monsieur,

Je suis obliger de vous répondre sure la maime lettre à cauze que je me trouve sant papier de poste. Monsieur

Je vous donne des des détaille de sure mon chien. Le pri est de 80 frs. Jennait déja pu avoire plusieur foit 60 frs set année passé, comme je trouve quille ya sit peux de giblé sette année sure tout de renard et de fuine et de blairaux, Je me décide de plu retourné à la chasse, àcauze du travaux de la campagne et que je vien traux vieu pour retourné à la chasse. Les sieux manque, Je vous donne les détaille du mantaux, illa le mantaux brun les pâtte rousse, et deux tache rouce sure les deux souci de l'euille il senble quille amit des berricle et illait rien gourmant donner lui se que voudré ille le mange.

Répondant aux non de Sézar, agé de trois ant, fesant sa troisième chasse, La première année jait déja tué 29 lièvre 12 renard et 6 fuine et 4 blairaux, et je peux vous le prouvé senait pas de blague et nit de mensonge, vous seré sure d'être bien servi, et illait bon pour la garde et

FEUILLETON DU *CONTEUR VAUDOIS*

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

7

Une guerre de religion

NOUVELLE NEUCHATELOISE, PAR O. HUGUENIN

XI

La « retraite » de dix heures venait de sonner au petit clocher de l'hôtel de ville; on entendait la grosse cloche de l'église la répéter comme un écho dans le haut de la vallée, quand Olivier Vuille, ses souliers détrempés par la neige fondue et l'eau des flaques qu'il avait traversées, arriva devant la scierie des Cœudres, où, sous la grande roue au repos, s'écoulait bruyamment le trop-plein de l'étang. « Cet Abram-Louis est pourtant toujours le même ! » grommela le justicier en constatant qu'il n'y avait plus de lumière dans la maison, et que la porte était close. « Ça n'a rien de souci : ça dort sur les deux oreilles, sans seulement se douter qu'avant le chant du coq sa maison pourrait bien se trouver sous l'eau jusqu'au toit ! »

Il alla heurter à l'une des fenêtres en criant :

— Holà ! Abram-Louis !

— Qui va là ! répondit-on de l'intérieur. Est-ce qu'il y a du feu ?

— *Padié vé*, (parbleu oui !) du feu ! marmotta le justicier entre ses dents, sans pouvoir s'empêcher de sourire. C'est les ruz qui arrivent : il ne s'agit pas de dormir !

On entendit des exclamations confuses ; la fenêtre s'éclaira, et tôt après le verrou de la porte fut tiré par Abram-Louis, tout effaré, sans perruque et en costume sommaire.

Quand la lampe de fer qu'il tenait à la main lui eut montré son ex-ami debout sur le seuil, l'ancien demeura bouche béante et comme suffoqué.

— Eh bien oui, c'est moi, Olivier Vuille ! fit le justicier en relevant les pans carrés de son habit pour mettre les mains sur ses hanches. Mais on a autre chose à faire qu'à se dévisager, pour le moment. Les ruz arrivaient sur la « charrière » comme j'y passais. Ce n'est pas les creux des Cœudres qui veulent les arrêter longtemps ; ils devaient déjà être quasi pleins ! Si le froid ne revient pas contre le matin, ta *scie* va se trouver comme l'arche de Noé au milieu des eaux du déluge !

Tout en parlant avec volubilité, le justicier n'avait pu refuser de prendre et de serrer la main que lui tendait l'ancien ; à dire vrai, il le fit sans beaucoup de façons et même avec un certain empressement. Abram-Louis avait les yeux pleins de larmes.

— Le bon Dieu bénisse les ruz ! finit-il par dire d'une voix enrouée.

— Oui, répéta Euphrasie qui arrivait ; oui, le bon Dieu les bénisse, puisqu'ils nous ramènent un ami !

Olivier, un peu gêné par ces effusions, cherchait à prendre son air le plus digne. On ne cache pas plus aisément sa joie que sa peine.

Au surplus, personne n'en dit davantage pour le moment. Il n'y avait pas de temps à perdre pour prendre les précautions indispensables contre l'inondation, à savoir le transport des meubles au grenier et dans une chambre à serrer que ne pouvaient atteindre les plus hautes eaux. Jamais ce déménagement périodique n'avait été opéré avec l'entrain et la rapidité qu'on y mit cette nuit-là. Jamais la grande *garde-robes* à deux battants n'avait paru moins lourde à Abram-Louis : il avait le cœur si léger ! et puis Olivier en portait plus que sa part, et il avait les reins solides, le justicier, quand le lumbago ne le tenait pas ! et je vous garantis qu'il n'était plus question de lumbago !

A deux heures du matin, tout le monde avait si bien travaillé, y compris les enfants et le vieil ouvrier scieur, que tous les meubles, ustensiles de cuisine, instruments aratoires, outils de la scierie étaient à l'abri des eaux.

— Ouf ! fit Abram-Louis en se frottant les mains, les ruz n'ont qu'à venir ! Pour ce qui est des billons et des planches, à la garde ! on les repêchera après. Il n'y a pas à dire le contraire, Olivier, tu nous as rendu un fier service. Ah ! ça, tu ne t'en vas pourtant pas déjà ?

pas méchant avecque les enfant nous nous en avons aussi des enfant et ille veule bien le regraité, à cauze qui laime beaucoup, Monsieur Je lui sait auqun défaut et bien dressé, dant les terrier ille faut que les renard saure et les blairaux sille peu les prendre parderrière ille les saure aussi. Je lui sait aux qun défaut, ille ne chasse nit poule ni poussin ni cha ni écureuille sa fait que je naurai pas peure davoyre de reproche et nit de mauvaize réputation.

Veuillé recevoire Monsieur, etc.

(Signature.)

Théâtre d'enfants. — Tout le monde, aujourd'hui, veut jouer la comédie. Et les tout jeunes ne sont pas exempts de ce désir. Mais voilà, les enfants ne peuvent, cela se comprend, jouer la comédie pour grandes personnes, or le répertoire n'est pas très riche, du théâtre pour la jeunesse.

M. Eugène Monod, instituteur à Pully, vient d'enrichir ce répertoire de trois exquises comédies en 1 acte, pour enfants, éditées par la maison Th. Wallbach, à Lausanne. Ces comédies enfantines, dont la mise en scène est très simple et qui n'exigent pas un grand nombre de personnages, ont été déjà représentées plusieurs fois, et partout ont fait — chose rare — le bonheur de leurs jeunes interprètes autant que celui des auditeurs. Elles ont pour titre : *La Chandelle ; La Culotte ; L'Homme sans tête.*

Hum ! hum ! — Une jolie femme de Vevey demandait à un monsieur :

— Dites-moi, la fierté chez les femmes vous semble-t-elle un charme ou un défaut ?

— C'est en tout cas un charmant défaut, à la condition qu'elle soit accompagnée des autres attraits.

Cette vallée de misère. — Pourquoi pleures-tu, mon petit ?

— Hier, ma culotte a craqué pendant que mon papa me fouettait, et aujourd'hui, ma maman me fouette parce qu'elle est déchirée... hi ! hi !

ONNA FOURDÈRA DÈ-J-ÈLYUDZO

Sous ce titre, et sous le pseudonyme de *Tobi di-j-èlyudzo*, vient de paraître, à Bulle (Imprimerie commerciale), un délicieux petit volume de contes, farces, historiettes, bons mots. Ce livre, écrit tout entier en patois gruyérien, a un tel parfum de terroir, de vie simple et rustique que nous le recommandons chaudement à nos lecteurs et à tous les « amis de la gaîté » auxquels l'auteur le dédie. Nous en reproduisons les deux anecdotes suivantes, vraies petites perles dans leur genre, espérant par là faire naître le désir de lire le reste.

*

On mokèran betâ à cha plyèthe

(Patois fribourgeois)

Mè parlâdè pâ di dzin méprijiâ, lè pu pâ chufri. Chon adi dè hou-j-apôtre, plyin d'orgouè mônè, ke n'an dè bi tiè là è chin ke ly a outoua dè là. Lou-j-arouvè onko chovin d'ithre motchi chin l'avi robâ.

On dè chtou mokéran, orgolyà àemin pn pyà, ly-avi à l'intoua dou kou ouna dè hou balè tzênè in'erdzin ke ly-avan din le tin po portâ la mothra. Y chè gonhlyâvè kemin on bo po chè povi mé fére a vêre. Y tabolyîvè avi dutrè dè chè konpagnon. Din chi mimo momin pâchè per inke ouna fèmala ke ly-avi ouna bala baga in'oâ a chon dè. Chti frelukè di a chè kamerârde :

— Vuîte-vê pachâ chta grahyâja ; ly-amèré mi cha baga tiè cha man.

Chè chon ti èbourdilyi dè rire. Ma la partikulyire, ke tigni pâ cha linvoua a cha fata, chè rèvirè to d'on kou è le tè rèbrekè ou to fin ; le vuêtè on bokon in chè iignin lè man chu lè-j-antzè, è ly fâ :

— É bin mè, ly-amèré mi le tzèvéthro tiè la bithe !

*

On malin bin motchi

(Patois fribourgeois)

Ly-a prou malin chatzè din le mondo, ma on'in travè adi totêvi di plye môude tiè chè.

Dou-j-anhian d'Intyamon, moncheu le kolonel Caille dè Thavanin è le prèjidan Morand dou Grânvelâ ch'amâvan kemin dou frârè ; ly-alâvan onko chovin in vela l'on vè l'ôtro. Vo-j'in di prou chure j'ou oyu parlâ ly-iran di fâchéya d'ou tonère ; chè rèkontrâvan djèmé chin lou dre kotiè gouguenètè. On dzoa, moncheu Morand prin cha krochèta è ch'inbreyè kontre Thavanin por alâ batolyi ouna vouèrbèta avi chon vilyo êmi. In'arouvin dèvan la méjon i trâvè chou kolonel a la fenithra, chin mandzè, on piti bounè nè chu l'orclye, le ri a la botse ; ly-avi l'è to rediè. Mon préjidan keminthè a vuityi deché, delè, in hô, in bâ, dèvan, dêrê, è chè betè a dre :

— Tè ! i parè ke choche ly-è ouna méjon dè chignâ.

— Portiè ? ke ly di nothron vilyo ofihyî.

— Portiè ? ma pêchke ly-a on chindzo chu la fenithra.

— E bin te tè trompè l'êmi, choche n'è pâ ouna méjon dè chignâ, ly-è to chinplyamin on moulin è le bourichko arouvè dèvan po chè fére a tzerdji !...

JEUX DE SOCIÉTÉ

Samedi dernier, nous avons parlé des petits jeux de société. Dans plusieurs de ceux-ci, on le sait, il est d'usage de faire donner des « gages » aux personnes qui manquent aux règles du jeu. Pour rentrer en possession des objets qu'ils ont remis en gage, leurs possesseurs sont soumis à une pénitence. Le genre de ces pénitences varie au gré de la personne chargée de les infliger. En voici une qui est toute d'actualité.

Le roi du Maroc.

Le pénitent s'arme d'une bougie et va en mettre une autre dans les mains d'une personne de sexe différent du sien ; puis tous deux s'en vont à un bout opposé de la salle. Là, ils prennent un air lugubre et s'avancent l'un vers l'autre d'un pas mesuré. Quand ils se rencontrent, ils lèvent les yeux au ciel, se disent quelques mots d'un ton sépulcral et s'en vont à la place l'un de l'autre, les yeux baissés.

Ce manège se répète un nombre de fois égal à celui des phrases du dialogue que voici :

Le cavalier. — Vous savez l'affreuse nouvelle ?
La dame. — Hélas !
Le cavalier. — Le roi du Maroc est mort.
La dame. — Deux fois hélas !
Le cavalier. — Il est enterré.
La dame. — Trois fois hélas !

Le cavalier.

Hélas ! hélas ! hélas ! et quatre fois hélas !
Il s'est coupé le cou d'un coup de coutelas !

Tous deux achèvent la marche d'un air accablé, et vont ensuite gaîment reprendre leur place.

Le **Théâtre** nous a donné, jeudi, une nouveauté qui eut grand succès, *Triplepatte*, de Tristan Bernard et Godfernaux, une comédie admirable, où les « infiniment petits de l'âme humaine sont étudiés à la loupe et percés à jour », comme le dit un critique parisien. Mardi, seconde de *Triplepatte ;* jeudi, première de *L'Amour veille.* — Demain, dimanche, encore deux représentations de *L'Aiglon*, en matinée et le soir. Cette fois, ce sont les dernières.

Le **Kursaal**, nous l'avons dit, par des spectacles de choix, où la variété des attractions ne le cède qu'à leur valeur, entraîne son public pour les représentations de la revue en préparation : *Faut pas s'y fier.*

Quelques-uns, déjà, des artistes engagés spécialement pour la « revue » se font entendre dans des numéros exceptionnels. C'est une excellente occasion de faire leur connaissance et de prendre contact pour le grand jour de la première de *Faut pas s'y fier.*

Le justicier ayant rendossé son habit, reprenait son tricorne au clou où il l'avait accroché.

— Tu comprends qu'il faut que je me sauve avant qu'on ne puisse plus passer.

— La belle affaire si tu étais bloqué chez nous un jour ou deux ! il y a assez longtemps qu'on ne s'est vu de près. Allons, Olivier, si tu ne restes pas pour manger un morceau avec nous, je croirai, Dieu me pardonne ! que tu m'en veux encore !

Est-ce ce mot qui décida le justicier à rester, ou bien l'acte audacieux de la petite Lisette, sa filleule, qui lui enleva des mains son tricorne et l'emporta triomphalement ? Est-ce l'apparition d'Euphrasie apportant dans ses bras robustes tous les éléments d'un festin : pain noir sorti la veille du four, pièce de *salé* embaumant la fumée, *corbillon* de noix, bouteille vénérable ? C'est peut-être tout cela ensemble, sans parler des regards suppliants et affectueux de toute la famille, qui avaient bien leur éloquence.

Le fait est qu'Olivier se laissa pousser derrière la table par Abram-Louis, qui s'assit tout à côté, et que sans plus se soucier de l'inondation, qui, sans doute, entourait peu à peu la maison, on fit là le repas le plus délicieux qui se soit jamais mangé sur terre, attendu que l'assaisonnement en était d'une espèce malheureusement trop rare ici-bas.

XII

— Oh ! quel dommage ! voilà que les ruz ne sont pas venus, et qu'il gèle « à pierre fendre ! »

C'était l'aîné des garçons d'Abram-Louis, qui, sorti un instant pour savourer les émotions d'un naufragé perdu au milieu des eaux, rentrait, piteusement déçu dans ses espérances légitimes.

Le justicier regarda l'ancien d'un air ahuri : l'ancien regarda sa femme en cherchant à tenir son sérieux. Vain effort : l'Euphrasie les considéra l'un après l'autre d'un air si prodigieusement amusé, qu'ils finirent par partir tous trois du plus joyeux éclat de rire du monde.

Le vieil ouvrier qui ne comprenait rien à cette gaieté, attendu qu'il était sourd et d'un naturel peu folâtre, ne fit que l'accroître, en grommelant d'un ton chagrin :

— *Qu'est-ça qu'il ant à s'échaffâ dains'? Y a bin de qué, quand on z'a poidu son tin a fasin de la faux besœugne !*

(Qu'est-ce qu'ils ont à rire ainsi ? Il y a bien de quoi, quand on a perdu son temps en faisant de la besogne à faux !)

Sur quoi il sortit en continuant à maugréer.

Le justicier fut le premier à reprendre son sérieux.

— De la *faux-besœugne !* dit-il en hochant la tête, c'est vrai que je vous en ai fait faire ; mais je ne m'en repens pas. Cette espèce-là, ça ne tire pas à conséquence. On en a fait de la bien pire, cet hiver, *qué toi*, Abram-Louis ? et, Dieu me pardonne ! c'était ma faute !

— Pas plus la tienne que la mienne, Olivier ! s'écria l'ancien avec chaleur, en saisissant la main brune et nerveuse de son ami dans ses deux mains rouges et potelées. Je me suis vexé pour un rien, j'ai pris la mouche comme un veau qui *bézille*[1], parce qu'un *tavan* l'a piqué !

— Oui, oui, conclut l'Euphrasie, après avoir envoyé les enfants au lit ; tant les uns que les autres, nous avons joliment besoin d'apprendre à gouverner notre langue. Le bon Dieu nous aide à y arriver, et nous préserve de revoir en notre vie un hiver comme celui ci !

— Ainsi soit-il ! firent les deux amis avec ferveur...

Il est certain que les « éternistes » et les « petits-pierristes » de la Sagne ne suivirent pas de sitôt le sage exemple d'Olivier et d'Abram-Louis. Il est non moins certain qu'on tint ceux-ci dans leurs camps respectifs pour des transfuges, parce que, se gardant dès lors des questions théologiques comme du feu, ils se contentèrent de pratiquer de leur mieux la plus belle des vertus chrétiennes, la charité.

Puissions-nous, vous et moi, en faire autant !

[1] Galoper d'affolement.

FIN

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.